



Mystères de Lisbonne de Raúl Ruiz

Adapté d'un roman-fleuve portugais, un feuilleton grandiose et échevelé brassant les pays, les générations et les destins. Ruiz signe son chef-d'œuvre, et plus encore.

Quelquefois, le cinéma le plus romanesque peut vous toucher aussi directement qu'un film qui vous parlerait de vous-même. Non qu'il vous ressemble avec une acuité telle que le miroir brandi vous brise le cœur, mais parce qu'il réveille de sa somnolence une fleur inconnue en vous, qui ne s'ouvre que très rarement – la fleur de l'art.

Le cinéma romanesque n'est pourtant plus tellement en forme. Captif d'adaptations académiques excessivement coûteuses, il semble s'être réfugié avec davantage de bonheur dans des formes plus contemporaines (*Two Lovers* de James Gray). Il existe pourtant actuellement deux grands cinéastes romanesques. Ils ne sont ni anglo-saxons ni français, mais originaires de ce Sud où les fictions ténébreuses abondent. Le premier est portugais, c'est Manoel de Oliveira qui, avec *Francisca*, *Val Abraham* et *La Lettre*, a inventé un cinéma romanesque lusitanien capiteux et tordu. Le second est chilien,

c'est Raúl Ruiz, connu pour sa prolixité et ses explorations labyrinthiques du souvenir, et qui se place ici sous l'égide du premier (même écrivain de chevet – Camilo Castelo Branco –, même langue, même producteur – Paulo Branco), mais une égide amusée tant la malice est perpétuelle chez ces hommes du Sud.

Reprenons depuis le début. *Mystères de Lisbonne* est un film-fleuve nouant les destins d'un prêtre, d'un vil séducteur, d'un semi-orphelin, d'une amoureuse éconduite, d'une épouse tyrannisée. Un jeune bâtard se découvre une mère aimante. Une jeune femme brune poursuit de sa vengeance l'homme qui l'a anéantie. Une jeune femme blonde doit choisir entre trois jeunes hommes et se trompe peut-être. Elle mourra jeune. Les intrigues, successives et orchestrant cependant des réapparitions, s'accrochent les unes aux autres comme les excroissances aventureuses (surprise des tours de la fiction) et pourtant préméditées (justesse des rebondissements) d'une vaste toile d'araignée.



raccord

debout le mort

Comme *Dave*, le personnage de son dernier roman paru en France, *Will Self* est peut-être un prophète. L'écrivain britannique a eu un "pressentiment", autant dire une révélation : "Le cinéma est mort". L'assertion est extraite de son roman-enquête, *Walking to Hollywood*, dont *Courrier International* a publié quelques bonnes feuilles. Dans un drôle de renversement historique (le livre qui annonce la mort du cinéma), l'auteur reconverti *Cassandra* repose cette question vieille comme les années 80 de "la fin" du 7^e art. Soit le point de rupture qui déplacerait le cinéma de son statut prédominant vers une marge plus obscure. Exit donc le grand spectacle populaire, l'écran comme manière d'"appréhender le monde" : le cinéma aurait perdu "son hégémonie de près d'un siècle sur l'imagination". Vieille litanie du concept de faillite du médium dont *Will Self* se croit l'inventeur – post-punk imprécateur en croisade contre le ciné marchand et ses consommateurs, les "gros culs" d'ados. C'est oublier que la mort du cinéma (et sa résurrection) a déjà été l'obsession critique des 80's : de Godard, Daney, Wenders... Mais pour Godard, penser la fin du cinéma après avoir observé sa faillite face à l'Histoire(s), c'était surtout un moyen de libérer de nouvelles pratiques et de définir les nouveaux contours du médium. Bref, réveiller le mort. Rien à sauver au contraire pour *Will Self*. Et puisqu'il y a un cadavre, il y a "forcément un assassin", dont il a vite fait de découvrir l'identité : la télévision, les jeux vidéo, internet, la 3D... Au croisement de ces multiples régimes d'images, le cinéma étoufferait, incapable de réinventer de nouveaux mondes ou simplement de saisir la réalité du nôtre. C'est oublier Godard encore (Film socialisme), et avec lui *De Palma* (Redacted), *Romero* (Diary of the Dead) et les *Cloverfield*, qui en collaborant avec l'"assassin", ont prouvé que le cadavre du cinéma bougeait encore.

Romain Blondeau

20.10.2010 les inrockuptibles 75

On peut parler de miracle, car le genre romanesque aboutit à une équation inouïe : la splendeur et la légèreté tout ensemble. Splendeur de la mise en scène, avec ces mouvements coulissants faisant surgir les personnages comme autant de fleurs sauvages et pensives, menacées par la trame des secrets. Splendeur du décorum reconstitué avec une finesse d'aquarelliste. Mais aussi légèreté par la relance du découpage en épisodes, et surtout par un humour proche de l'impassibilité d'Oliveira, mais encore égayé par des cocasseries à la Guitry : un valet sautille comme un caniche trop bien élevé, mille et une servantes espionnent au grand jour des secrets que les personnages principaux sont bien les seuls à croire défendus, un esprit cosmopolite veille au grain.

On peut parler de chef-d'œuvre, mais ce serait négliger la dimension si alerte d'un film où l'esprit parieur métamorphose chaque scène en coup de dé. Pourtant, la toute fin du film atteint quelque chose de sublime lorsque l'art accepte de déposer les armes tournoyantes de la fiction.

Lors de cette trêve où l'éternité a enfin son mot à dire, l'araignée ruizienne rappelle à elle tous les fils lumineux de sa fresque pour composer une laterna magica où Bergman (*Fanny et Alexandre*), Truffaut (*Les Deux Anglaises et le Continent*) et Welles (*La Splendeur des Amberson*) resurgissent.

D'un coup, et ce coup vous terrasse, *Mystères de Lisbonne* ne déploie plus seulement un art du récit, mais propulse un sujet dont la simplicité dépouille le baroque de ses détours : la destinée des orphelins. Dans le film, les chagrins sont toujours moins justes qu'on ne le croyait (les victimes le sont surtout d'elles-mêmes), et en même temps toujours plus profonds qu'on ne s'y attendait. Quoi d'autre que l'art finalement – qui serait défi et consolation lancés aux chagrins jamais résolus de l'enfance. **Axelle Ropert**

Mystères de Lisbonne de Raúl Ruiz, avec Adriano Luz, Afonso Pimentel, Ricardo Pereira, Clotilde Hesme, Léa Seydoux, Melvil Poupaud (Port., 2010, 4h30)

le romancier

Mystères de Lisbonne est un roman de **Camilo Castelo Branco**, écrivain portugais né en 1826 et mort en 1890. Il a traduit Chateaubriand et tenté d'écrire un équivalent lisophone à *La Comédie humaine* de Balzac. Son roman le plus fameux est *Amour de perdition*, adapté au cinéma en 1979 par Manoel de Oliveira. Lequel s'est inspiré aussi de sa correspondance pour filmer la fin de sa vie dans *Le Jour du désespoir* (1992) et l'a utilisé comme personnage de fiction dans *Francisca* (1981).